

et ne le confondirent jamais avec les oppresseurs qui régnaient sous son nom.

Le siècle désastreux qui s'ouvrit alors ne finit qu'au règne de Louis XI, qui, en abattant l'orgueil des grands feudataires de la couronne, sut créer un royaume aux rois de France.

En effet, pendant la période que nous venons de désigner, le royaume proprement dit ne formait pas une étendue de pays bien considérable : la Bretagne était un État indépendant gouverné par le fameux Montfort, contre lequel marchait Charles VI lorsqu'il fut atteint d'un premier accès de démence; les comtés de Foix et d'Armagnac appartenaient à la famille d'Armagnac, qui joue un rôle si im-

portant dans l'histoire du quinzième siècle; la Navarre et le Béarn étaient possédés par le roi Charles le Mauvais; la Provence avait pour souverain Louis III, roi de Naples, père du bon René : le duc de Berry avait le Languedoc; et les ducs d'Orléans, d'Anjou et de Bourbon étaient maîtres de leurs apanages, sous la seule condition de réversibilité et d'hommage à la couronne; les Anglais possédaient la Guienne et Calais, et le duc de Bourgogne régnait en maître absolu sur la Bourgogne, le Charolais, la Flandre et sur une partie de la Picardie; son mariage avec Marguerite de Bavière l'avait rendu l'un des plus puissants princes de l'Europe. Le petit nombre de provinces auquel se trouvait réduit le domaine de la couronne était enclavé parmi les possessions de ces grands seigneurs, qui devaient bien, à la vérité, au roi de France, fidélité, hommage, et au besoin l'appui de leurs troupes, mais qui, au moindre sujet de division, faisaient marcher ces mêmes troupes contre leur souverain. Alors le moindre baron se faisait une gloire d'imiter les grands feudataires, et si le royaume était livré à l'anarchie, les provinces elles-mêmes étaient en proie à la division. Charles V, ayant réussi à délivrer la France des Anglais, repoussés par son grand connétable, Duguesclin, était mort sans avoir désarmé entièrement les *grandes bandes* et les *compagnies franches*, soldatesque effrénée qui, n'étant plus employée à faire la guerre, se mit à ravager le royaume, et les efforts mal combinés qu'on tenta pour les détruire demeurèrent sans effet, parce qu'ils ne partaient pas d'un centre commun. Ainsi l'autorité du roi était méconnue partout. Les justices seigneuriales paralysaient l'action des commissaires royaux, que l'on savait gagner. Alors la loi du plus fort était la seule reconnue et chaque seigneur, chaque ville ou chaque monastère se défendait comme il pouvait. Tout était confusion et pillage : les crimes,



Charles VI.

les vengeances les plus atroces avaient insensiblement passé dans les mœurs. Enfin, au milieu de ces désordres, la profusion était extrême, parce que le pillage offrait une ressource intarissable. Les rangs parmi la noblesse étant confondus, les plus petits seigneurs s'arrogeaient les droits des plus grands princes, et le premier gentilhomme assez riche pour entretenir quelques hommes d'armes, ne mettait point de bornes à ses exactions.

Ce fut pourtant à cette époque que s'assemblèrent les cours d'amour, car la chevalerie était encore en honneur; mais une licence effrénée avait remplacé, dans les mœurs, dans les manières et dans la conversation, cette fleur de galanterie qu'on admirait encore dans le siècle précédent. A peine se trouvait-il encore quelques familles préservées de la contagion. Les mœurs étaient tellement corrompues, que certains objets d'un usage familier, et jusqu'aux pâtisseries, avaient des noms et des formes obscènes; les pères, en parlant à leurs filles, se servaient des expressions les plus grossières, et le costume des femmes semblait avoir moins pour but de les vêtir que de favoriser leur libertinage.

Sous ces rapports, les mœurs de notre siècle ne nous ont pas permis d'offrir un tableau exact de cette époque; le lecteur, en parcourant ces pages, se rappellera cette licence que nous nous bornons à mentionner et son imagination suppléera aux détails dans lesquels nous ne pouvons entrer. Les ecclésiastiques eux-mêmes se mêlaient d'intrigues et partageaient tous les plaisirs des séculiers; quelques abbés levaient des troupes, et plus d'un évêque était encore marié. L'architecture, cette histoire vivante des mœurs, se trouvait dans un état de dégradation complète, les arts étaient abandonnés, les modes indécentes et bizarres, les usages confondus, les fêtes brillantes de la chevalerie tombées

en désuétude, et enfin le débordement était d'autant plus général que les princesses elles-mêmes donnaient l'exemple de tous les désordres.

Telles furent les circonstances au milieu desquelles Charles VI, encore mineur, monta sur le trône; et, bien que cette époque de notre histoire soit une des plus généralement connues, nous croyons devoir faire précéder ce récit d'un aperçu simple et rapide de la forme du gouvernement

Charles V laissa pour guider son fils ses quatre frères, qui étaient les ducs d'Anjou, de Bourbon, de Bourgogne et de Berry : ces quatre seigneurs gouvernèrent l'État pendant la minorité du prince. Le commencement de son

règne fut marqué par des séditions et par des malheurs plus étonnants peut-être que ceux de toutes les révolutions suivantes; mais on doit attribuer ces premières infortunes de la capitale, qui en fut le théâtre, aux quatre oncles du roi.

En effet, le duc d'Anjou avait des droits à un trône qu'il voulait conquérir, c'était celui de Naples, et l'enlèvement des trésors de Charles V fut le prélude de son gouvernement. Ses collègues s'approprièrent, de leur côté, les bijoux, l'argenterie et les meubles de la couronne, de manière qu'il fallut lever des impôts énormes et des taxes nouvelles qui causèrent la révolte des *mailletins*.

Paris fut réduit et perdit tous ses privilèges. Les bourgeois furent désarmés et conduits journellement au supplice, et on leur retira même leur Hôtel de ville. Mais le duc d'Anjou avait entassé des sommes immenses qui furent absorbées par sa malheureuse expédition, au retour de laquelle il mourut, accablé de regrets et de dettes. Le duc de Berry, efféminé, voluptueux, magnifique, ne se mêla des affaires que par vanité. Le duc de Bourbon, dévot, économe, conciliant, joua constamment, pendant cette longue anarchie, le rôle de médiateur. Le dernier, Philippe, duc de Bourgogne, père de Jean-sans-Peur, avait plus de véritable ambition que les princes ses frères, et ne voyait dans le pouvoir autre chose qu'un instrument de plaisir et de fortune : aussi parut-il dans le gouvernement en maître. Il blâmait les excès de ses deux frères, qu'il dominait de toute la hauteur du génie.

Nous n'entrerons pas dans le détail des intrigues de ces divers personnages. Charles VI arriva à sa majorité, prit les rênes du gouvernement, montra un caractère fougueux et lorsqu'il vit son frère, le duc d'Orléans, épouser Valentine de Milan, il voulut se marier et prit pour femme la fameuse Isabeau